

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

ED. MACMAHON, RÉDACTEUR

MONTRÉAL, MAI 1882.

Prix 50 cents

## LA FILLE DU REGIMENT

MONTRÉAL, 28 avril, 1882.

Monsieur le rédacteur,—

Dans une lettre datée du 26 du courant, vous me priez de vous donner mon appréciation, pour votre journal, de la soirée musicale qui a eu lieu le 24 à la salle Queen's Hall. Vous prétendez être mauvais juge, et vous vous déclarez incapable d'aborder la critique. Vous craignez peut-être, avec raison, que l'on vous accuse de ne pas rester juge impartial. L'on me fera sans doute le même reproche, mais je porte trop d'intérêt à votre intéressant et utile journal pour fuir devant la tâche que vous m'imposez.

Je vais donner mon jugement en conscience. Ceux qui penseront que j'ai mal jugé sont libres de le dire. Un savant écrivait un jour au commencement d'une œuvre : "Je me conforme au goût du siècle, qui n'accepte aucun ouvrage s'il n'est assaisonné du sel de la critique. Aussi je me suis permis d'ajouter un jugement au nom de chaque auteur, et d'exprimer mon opinion sur leurs ouvrages. Cependant, qu'on se garde bien d'écrire au bas de cet arrêt : *Bien jugé!* car, nous autres enfants des hommes, nous mettons de faux poids dans nos balances; nous sommes souvent le jouet de l'erreur, et souvent nous ne sommes "éveillés qu'à demi." Je puis en dire autant avant de commencer.

Je suppose que ce n'est pas une appréciation de l'œuvre de Donizetti que vous voulez de moi, des musicographes européens l'ont analysée depuis longtemps; ce que vous désirez, si je comprends bien, c'est une appréciation de l'interprétation. Eh bien, voici mon opinion :

Je trouve on ne peut plus ridicule l'idée de donner toute la partie musicale d'un opéra, sans costumes, sans action, mais avec des chanteurs immobiles, des solistes qui ont un auditoire aussi considérable derrière eux sur la scène que celui que leur formaient les choristes. Un concert opératique ne devrait comprendre que des extraits des belles compositions, et encore faudrait-il apporter de la variété.

Un mot de la salle, et j'entre dans le vif de la question.

Ce n'est pas la première fois, mais bien la dixième, que je remarque le peu de sonorité du Queen's Hall. Au moins vais-je avoir enfin l'occasion de le dire publiquement. Pourquoi les architectes qui donnent les plans des salles de concert n'étudient-ils pas les règles de l'acoustique?

Les voix, étouffées déjà par la déféctuosité du local, avaient encore à lutter contre un orchestre—trop fort pour son nombre, et dont les instruments à vent auraient bien pu être mis au même diapason—contre un orchestre placé au beau milieu, c'est-à-dire juste à l'endroit principal de la scène, comme si l'orchestre devait primer les voix.

Les chœurs puissants dominaient; ils ont fait leur devoir. A part quelque hésitation, que j'attribuerais à l'éloignement des parties les unes des autres, le chant des chœurs était bon. Les

dames, surtout les altos, étaient souvent laissées dans l'ombre par les voix puissantes des hommes qui étaient plus nombreux.

Sulpice est un sergent qui conduit tout l'opéra; c'est à lui de faire presque toutes les transitions. Bon nombre sont très difficiles. M. St Pierre n'en a pas manqué une seule; il y allait avec assurance. C'est un joli baryton qui chante avec intelligence. On ne perdait pas un mot de ce qu'il chantait. Les récitatifs sont pour la plupart du temps son partage, or, rien n'est si difficile que bien dire un récitatif.

M. Nap. Beaudry.. pourquoi, lorsqu'on a un joli timbre de ténor, avec une légère teinte de sons gutturaux, que l'on peut corriger, et que l'on n'attaque aisément qu'un *sol*, pourquoi se fatiguer, s'éténuer sur un *la*? Lorsque l'on ne sait pas faire convenablement la transition de la voix de poitrine à la voix de tête, pourquoi vouloir attaquer un *ut*, et faire croire à deux chanteurs? Si l'on se risque, l'on est exposé, comme M. Beaudry, à montrer du doigt la note qui passe en nous échappant.

Il y a quinze ans, Mme Waters était belle femme, et elle chantait bien. Aujourd'hui, des années irréparable outrage lui a enlevé à tout jamais ce qui pouvait faire son orgueil : la beauté de sa voix. Les notes hautes sont criées, les basses sont chantées par un contralto que l'on dirait engagé pour aider le soprano éteint, et la médiate n'est plus qu'un filet de voix.

Elle s'était fait annoncer comme *prima donna*, ni plus ni moins. Quand on se donne un titre si pompeux, l'on a le droit de s'attendre à une critique sérieuse. Exécutons-nous :

Mme Waters a quelques connaissances de l'art du chant. Ce qui manque le plus, c'est la voix. Elle n'est pas non plus certaine de sa mesure, demandez plutôt aux instrumentistes qu'elle a trompés, et au directeur qu'elle a embarrassé plus d'une fois.

En résumé, je regrette que les efforts louables de M. Boucher n'aient pas été couronnés de plus de succès.

Votre, etc.,

CONSCIENCE.

## CORRESPONDANCE.

OTTAWA, 12 Mai.

Je crains fort que la présente vous arrive trop tard. J'ai failli vous oublier. Je m'exécute tout de même; vous ferez de mon griffonnage ce que bon vous semblera.

Nous avons eu peu de concerts publics durant le mois d'avril. Pour ma part, je n'ai assisté qu'au concert de Madame Prume, le vingt-sept.

1. Sonate pour violon et piano, par A. Rubenstein. C'est un vrai Allemand que M. Rubenstein et un com-

positeur à tout briser sur son passage. Mais c'est un grand musicien, bien que sa musique ne me plaise guère.

Inutile de vous dire que M. Prume a bien joué ; vous vous en doutiez. Mme. Harrison est une excellente pianiste fort appréciée en cette ville.

2. Sérénade de T. Schubert. Vous la connaissez, celle-là. Tout le monde la connaît. Plus d'un disent que M. F. Bourdeau l'a bien chantée.

3. Le trille du diable. Tartini, l'auteur de l'œuvre, a rêvé que le diable jouait du violon—qui sait s'il n'a pas rêvé vrai ? — mais il s'est grandement trompé s'il croit qu'il joue de si belles œuvres, et M. Prume commet une grave erreur, s'il pense que le diable joue pour plaire à son auditoire comme lui, M. Prume, l'a fait l'autre soir.

40. La Louisianaise—Sous les étoiles—(S'il vous plait mettre un trait entre les deux titres.) Ce sont deux compositions de M. Prume. Très jolies toutes les deux.

L'on a souvent dit que les dames perdent de leur voix une fois mariées. Je ne sais si c'est parce que je crois la vérité de cette rumeur, mais Madame Prume m'a paru avoir la voix plus faible que l'avait Mlle Leduc. Espérons que ce n'est que passager.

La deuxième partie—ma foi, vous lirez le programme—Tout a bien été. Je n'ai qu'une chose à reprocher aux organisateurs. Je m'objecte obstinément à ce qu'on accompagne, avec un piano, un orgue ou un violon, même les *Rameaux* de Faure, si l'on ne nous laisse pas bien entendre la voix de la chanteuse.

Je disais au commencement que nous n'avions eu que peu de concerts publics, mais nous avons encore des soirées privées où l'on entend de la bonne musique et souvent la bonne voix du commandant Fortin.

JEAN PAUL.

#### QUÉBEC, 25 Avril.

Le 13 du mois d'avril, M. Frédéric Archer a donné une séance artistique à l'église St. Sauveur. Tous les organistes sérieux de Québec s'étaient donné la main pour aller l'entendre.

Tous sont unanimes à vanter l'exécution du grand organiste. Pour moi qui ne connais pas particulièrement l'orgue, je me contente de répéter après eux qu'il joue bien. J'ajouterai, si vous le voulez, que jamais je n'avais cru auparavant que l'orgue était un instrument duquel l'on pût tirer autant d'effet. J'étais enchanté. M. Archer s'est montré satisfait de l'instrument, mais il l'a trouvé mal placé. Il serait trop près de la voûte de l'église.

Tous ceux qui s'occupent de musique ici n'ont qu'une

voix pour implorer le gouvernement en faveur de l'octroi que demande le septuor d'Haydn.

Les musiciens qui composent le septuor sont pleins d'espérance et nous le sommes comme eux. Ils sont appuyés fortement par Monsieur le consul espagnol. Ils ont gagné Monsieur le président de la Chambre et l'on dit même que M. le trésorier est prêt à dénouer les cordons de la bourse.

Si le septuor veut suivre mon conseil : pendant qu'il aura les mains dans le coffre, qu'il prenne autant qu'il le pourra, le pays le lui doit.

Musique.

#### TORONTO, 27 Avril.

Figurez-vous les étudiants d'une université canadienne transformés en Grecs de l'ancien temps, parlant la langue d'Homère et jouant *L'antigone* de Sophocles sur de la musique de Mendelssohn.

C'est ce que nous sommes allés entendre l'autre soir. La musique est belle, sans doute, mais est-elle bien adaptée aux mots ? rend-elle bien l'idée de l'auteur ? J'avoue, sans honte, que je ne puis pas le dire. Je ne sais pas non plus si les acteurs interprétaient bien leur rôle. Tout ce que je sais, je vais vous le dire. Le voilà : Les costumes étaient beaux, il y avait quelques jeunes gens qui possèdent de jolies voix.

Chéri.

#### DÉTROIT, 27 Avril.

Deux concerts Mazurette dans le mois. L'un à Détroit, l'autre à Windsor.

Le premier était donné avec le concours des élèves de notre professeur canadien. Il a été un succès pour les élèves et un certificat d'habileté pour le professeur.

Mais je m'occupe surtout du second. Il a été l'occasion d'une véritable ovation, d'un véritable triomphe pour M. S. Mazurette. Au milieu du concert une superbe médaille lui a été présentée par le président de l'organisation.—Car il y avait organisation ; le peuple de Windsor s'était entendu pour offrir à M. Mazurette un témoignage de sympathie et d'admiration.—Le président lui présente donc une médaille au milieu des applaudissements de toute l'assistance. Le héros de la fête y répondit par un petit discours, très convenable et surtout par l'exécution la plus exquise de grandes œuvres.

Le Canada peut être fier des succès de son concitoyen dans notre ville américaine. Les journaux ne manquent jamais l'occasion de faire les plus grands éloges de son exécution.

Flavius.

## Du mouvement musical en Canada.

## V.

C'était en 1837. Le monde musical fut mis en émoi, à Paris, à l'apparition d'un nouveau journal, fort bien rédigé et devant rendre de grands services aux artistes. La *France Musicale*, tel était le titre de cette publication hebdomadaire. Peu de temps après, le *Ménestrel* fit concurrence à son aîné, mais les éditeurs comprirent le rôle qu'ils avaient à jouer dans la société ; les bonnes relations qu'ils devaient avoir entre eux et avec le public contribuaient à grouper artistes et amateurs-artistes. Ces deux journaux offraient de fort belles primes à leurs abonnés, et, de plus, deux concerts par année. Les premiers artistes se faisaient un devoir de donner leurs concours aux éditeurs et ceux-ci mettaient tout en œuvre pour rédiger d'excellents programmes.

Vers 1840, les arts et les artistes florissaient sur toute la ligne. Un élan remarquable se produisait dans les salons les plus distingués et donnait un libre essor aux vocations artistiques. C'est à cette époque que deux aimables chanteuses se firent connaître dans les concerts du *Ménestrel* et de la *France Musicale* : Mme Irvieni d'Hennin et Mme. Gaveaux-Sabatier ; celle-ci était fort jolie et avait non moins de talent que la première. Mme. Gaveaux-Sabatier chantait avec âme et un esprit remarquable. Aussi les compositeurs recherchaient ces deux artistes pour interpréter leurs romances ; c'est ainsi que leur succès était assuré d'avance et que l'éditeur en vendait des milliers d'exemplaires.

Si je ne me trompe pas, M. Dessane vint au Canada en 1848. Mme. Dessane eut le bon goût de faire comme Mme. Gaveaux-Sabatier (qui ne fut jamais l'épouse du pianiste Sabatier) et de chanter de charmantes romances que, de sa voix fraîche et limpide, elle chantait avec tant d'esprit et de distinction. On peut avancer que Mme. Dessane a introduit la *romance* française en Canada, ou pour mieux dire la *chansonnette* de bon ton, et ses élèves, si bien instruits sous son habile direction, ont perpétué ses traditions. La ville de Québec peut remercier Mme Dessane pour les services qu'elle a rendus à l'art musical dans une très large part.

J'en dirai autant de mon ami, M. E. Blain de Saint-Aubin, qui a fait connaître à Ottawa une bonne partie des œuvres de Nadaud dont les chansonnettes sont pétillantes d'esprit et de bon goût.

Donc, je constate que l'arrivée d'artistes étrangers est une richesse pour un pays. Comptons : M. Branneiss a introduit au Canada l'étude de Cramer et les exercices de Czerny. M. Letondal a fait connaître la méthode de Kalkbrenner. Votre très humble serviteur a signalé les études de Bertini, de Ravina, de Lecoupey, de Gorla, de Prudent, etc., etc.

Ni Prince, ni Herbert ne connaissaient ces compositions. C'est ainsi que les arts progressent et jettent une certaine émulation au milieu de la jeunesse.

Qu'était la Russie il y a deux siècles ? Aujourd'hui les arts y sont cultivés avec succès, grâce à l'action des professeurs français et allemands qui y furent engagés par les souverains ou les princes.

Pour le Canada, l'artiste s'est fait un devoir, jadis, de former des sujets, de faire de bons musiciens. Mais alors l'artiste exerçait une *profession* ; aujourd'hui cette profession a été transformée en *métier*. Ainsi donc, nous avons peu d'artistes... en profession, mais nous comptons, en revanche, beaucoup de professeurs sans profession. C'est comme une petite révolution sociale dans les

arts, révolution très pacifique qui a tué, en notre pays, l'art musical.

J'entre un jour chez un pharmacien, et, rôdant dans sa boutique, j'aperçois à l'écart, sur un rayon, des bocaux noirs me paraissant vivre en paix avec leurs voisins ;

— Que font là ces bocaux ? demandai-je au pharmacien.

— Monsieur, ce sont les poisons violents que nous mettons toujours à part pour éviter les accidents.

Je vois donc ici l'homme de profession et l'homme de métier. Le premier est alerte et se montre à tous. Quant à l'autre, il est comme ces bocaux noirs, il vit à l'écart. Il est aussi inconscient de son action que le sont ces liquides qui donnent brutalement la mort. Si le pharmacien surveille ces bocaux, les parents, eux, doivent s'enquérir du talent du maître et veiller à l'instruction de leurs enfants. S'ils ne peuvent juger par eux-mêmes, qu'ils en réfèrent à un connaisseur honnête et impartial. Le tout sera ainsi jugé.

GUST. SMITH.

## LA MUSIQUE A MONTREAL.

Le mois d'avril, cette année, commençait avec la semaine sainte, semaine de deuil, semaine où le catholique retardataire songe qu'il a un devoir sérieux à remplir. Disons-le avec orgueil pour notre nationalité, ils sont rares ceux qui, au milieu de nous, portant le nom de catholiques, ne remplissent pas le devoir sacré que l'Eglise leur impose.

Absorbé par une seule idée, et par respect pour le deuil dont la chrétienté se plait avec raison à renouveler la mémoire, le catholique du Canada fuit alors tout plaisir. Et pour nous, qui dit musique dit plaisir ; donc, pendant la semaine sainte, aucun concert chez les catholiques.

Pourquoi ne voir que de la joie, du plaisir, de la volupté dans la musique ? Parce que, malheureusement, nous nous habituons trop à ne faire et à n'écouter que de la musique gaie et de la musique légère. Et pourtant, que d'œuvres magistrales nous attendraient jusqu'aux larmes, si nous voulions nous arrêter un instant à écouter les flots d'harmonie sérieuse, pleine de piété et de navrante tristesse que les maîtres ont su trouver pour décrire les lugubres récits de la passion de Notre Seigneur.

Nos compatriotes Anglais, eux, se sont servis pour réchauffer leur douleur à l'occasion de la mort de Notre Divin Maître, de l'art par excellence, art que les peuples, en se séparant, ont apporté "pour s'adresser chaque jour à la Divinité," art "qui se faisait entendre dans les combats comme sur les places publiques."

Le vendredi saint au soir, la salle du Queen's Hall se remplissait d'auditeurs. Le chœur de la *Zion Church*, auquel s'étaient joints des amateurs distingués de Montréal, faisait entendre, sous la direction du professeur G. Couture, des extraits de la *Passion* de Bach, du *Messie* de Haendel, de la *mort de Jésus*, de Grann. Et certes l'on passait une soirée convenablement, l'on était pénétré de sentiments religieux. Celui qui par hasard se serait trouvé dans la salle et aurait prêté une sérieuse attention aux beautés touchantes dont sont remplies ces œuvres, n'aurait pu s'empêcher de sentir peser sur son âme une tristesse incompréhensible et indéfinissable qui nous pousse malgré nous au recueillement et à la réflexion. Le malheureux était-il catholique qu'il lui aurait resté encore assez de temps pour aller se jeter aux genoux du prêtre et fêter joyeusement le jour de pâques.

Que l'on ne dise pas que j'invente, que je brode du pathétique.

Allez à un concert de musique sérieuse, ne vous bornez pas à suivre l'effet de certaines parties d'une œuvre, à vous occuper d'un chanteur ou d'une chanteuse, d'une partie de soprano ou d'une partie de basse, mais suivez attentivement l'ensemble de l'œuvre, sans parti pris et vous verrez qu'il restera en vous, une impression sérieuse que vous ne pourrez chasser subitement.

\* \*

Mais nous voilà à pâques, la première musique, le premier son qui ramène la joie dans l'âme du catholique c'est le son de la cloche. Elles sonnent à toute volée, appelant les fidèles à l'office divin. Tout le peuple catholique accourt. Tout le monde est pieux et sanctifié, puis l'Eglise revêt ses plus beaux ornements. L'orgue fait entendre ses plus beaux accords. Le maître de chapelle a exécuté une nouvelle messe en musique.

Il en était ainsi cette année dans les principales églises des grandes villes. Je ne sais pas s'il faut en attribuer la cause aux fatigues du jeûne, mais il est remarquable que la messe de pâques est généralement bien moins réussie que celles des autres fêtes.

Une messe nouvelle et inédite a été donnée à l'église Notre-Dame par un chœur puissamment aidé des instruments à corde. L'œuvre est de monsieur Jules Hone, de Montréal. Le Révérend Messire Durocher avait la direction. Tout a bien réussi. — Nous nous réservons de donner plus tard une appréciation de l'œuvre lorsqu'elle aura été entendue et analysée d'une manière impartiale par nos musiciens. En attendant, contentons-nous de dire que le nom seul de l'auteur est une garantie que l'œuvre a été faite avec soin et science.

\* \*

La joie était revenue, les concerts devaient renaître.

Le lendemain, au Queen's Hall, le public pouvait aller apprécier les talents d'un grand artiste anglais, M. Frederic Archer.

C'est un organiste de grand mérite et probablement le meilleur organiste qui soit venu à Montréal.

Pour la première fois qu'il venait dans la principale ville du Canada, il a dû se trouver singulièrement étonné de voir qu'on l'obligeait de se servir d'un orgue aussi misérable que celui que l'on a installé à grands frais dans la salle du Queen's Hall. Aussi ne s'est-il servi de cet instrument qu'après avoir protesté son *impressario*, et le lendemain la matinée avait lieu dans une église au lieu d'avoir lieu au Queen's Hall, comme le disaient les affiches.

N'empêche que M. Archer est un organiste, remarquable comme on en voit peu. Les fugues, de Bach, sont claires et distinctes sous sa main. La combinaison des jeux est une science chez lui. Il produit juste l'effet désiré. Aurait-il eu encore moins de ressources à sa disposition que sur l'orgue du Queen's Hall, nous ne doutons pas qu'il aurait su trouver des combinaisons convenables pour rendre, avec les caractères distinctifs de chacune de leurs parties, les œuvres de Bach, Handel, Gounod, Mendelssohn, Verdi, Thomas, etc.

\* \*

Le lendemain, le onze, le Dr. Davis, organiste de Montréal, celui-là même qui a certifié de la bonté de l'orgue du Queen's Hall, se servait du fameux instrument qu'il recommandait à Sir Hugh Allan de payer. Nous ne savons pas s'il en a été satisfait, cette fois-ci, mais peu s'en est fallu que le soufflet pneumatique lui jouât un mauvais tour; heureusement qu'il le connaît, son instrument. L'affaire de fermer quelques tuyaux et de ménager ce malheureux soufflet. Il est assez bon organiste, M. Davis, tout de même. On l'aurait probablement mieux apprécié s'il n'avait eu le tort de se faire entendre à un jour de distance d'un grand organiste.

C'était une semaine de concerts, vraiment. Le lendemain le donze, il nous fallait aller au Nordheimer.

En passant—la salle ne sent pas le feu et les propriétaires n'ont pas l'air en avoir senti beaucoup les effets—tout est aussi coquet qu'avant l'incendie.

Le concert était au bénéfice de l'hôpital Notre-Dame. Cette fois, à la louange des organisateurs, le programme était attrayant. Le contrôle en avait été donné à M. G. Couture, et il a bien réussi.

Les chœurs méritent une mention spéciale. Comme soliste, Mademoiselle Crompton est bien connue du public de Montréal. Elle plait par la beauté de son timbre et par sa diction vraie et sans affectation. Madame Lefebvre, née Cicile Hone, est une de nos fortes pianistes et des rares pianistes de Montréal qui abordent avec succès la musique de Chopin. Elle est surtout remarquable par la précision de son exécution. Mademoiselle Harwood chante bien et nous espérons pouvoir l'entendre encore avec plus d'avantage. Elle était à son début. Mademoiselle Rubenstein méritait les honneurs du rappel. Si M. Lacroix voulait nous en croire il se contenterait de chanter dans les salons d'ici à ce que sa voix ait acquis un volume plus considérable, ou au moins qu'il sache mieux pousser ses sons. Il possède un joli timbre, il chante avec intelligence, pourquoi s'exposer à être accueilli avec un froidur glaciale par un public désappointé quand il pourrait exciter l'admiration s'il choisissait un local qui convient à sa voix.

\* \*

L'événement musical qui, sans contredit, a le plus enthousiasmé le public Montréalais, c'est le grand concert sous la direction de M. A. J. Boucher. Sous le rapport pécuniaire, c'était un succès, la salle était littéralement comble. Sous le rapport artistique, l'événement nous a paru avoir assez d'importance pour mériter une critique de la part d'un connaisseur. Ici nous nous contentons de constater la présence d'un chœur d'environ quatre-vingt voix et de trente instrumentistes. Parmi les chanteurs, on distinguait des anciens, tels que MM. François Lavoie et François Thériault, qui aidaient puissamment le premier comme chef d'attaque des basses, le second comme chef d'attaque des ténors.

Deux morceaux pour piano et trois chants forment nos seize pages de ce numéro.

Des deux premiers, l'un est une nocturne aisée de Ludovic que nos abonnés connaissent déjà. L'autre est une schottich composée par un amateur Canadien.

C'est la première composition canadienne inédite pour piano, que nous publions dans notre journal. Nous en avons plusieurs autres en main. Nous recommandons aux auteurs de prendre patience. Nous les publierons si elles ne sont pas jugées indignes des honneurs de la publicité, ou nous les renverrons à leur propriétaires si nous ne pouvons les publier et ils désirent les avoir.

L'un des chants est l'œuvre d'un amateur dont nous avons déjà publié "Petits oiseaux." C'est une jolie berceuse, facile à chanter. Tous les chanteurs peuvent la bien rendre; il suffit de bien unir, en chantant, les notes unies par une courbe et de chanter lentement. L'accompagnement est aussi berçant qu'ingénieux et facile à exécuter.

"Le régiment de Sambre et Meuse" est bien connu à Montréal. Depuis que M. Dudley a chanté ce chant militaire dans un concert, tous ceux qui ont de la voix en frédonnent le refrain.

Le dernier est un solo pour bénédiction du Saint Sacrement. C'est de la belle musique que nous recommandons fortement.